Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 12

Artikel: Un grand cercle
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177999

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

public il y a quelque temps. C'est d'établir au Signal un grand hôtel, avec pension d'étrangers toujours. Quelle idée lumineuse ! Bêtes que nous sommes, de n'y avoir pas songé plus tôt ! Que faisait-on au Signal, je t'en prie ? On allait y contempler, au sein du calme le plus monotone..... quoi ? les montagnes, le lac. Les montagnes ! la belle affaire ! des rochers pointus, avec un peu de neige dessus ! Le lac ! une grande mare d'un bleu fade, qu'on ferait mieux de dessécher pour y aligner des carrés de choux et des champs de pommes-de-terre. Il valait bien la peine, vraiment, de s'éreinter à grimper si haut ! Mais à présent (je dis *à présent*, parce que je compte l'affaire faite), quelle différence ? Au lieu de cette tranquillité fatiguante, on aura l'incessant gazouillis des conversations animées, en allemand, en suédois, en russe, en iroquois, enfin en un charabia quelconque. On verra émerger du sein des bosquets d'amples crinolines et de ces toques microscopiques que les Anglais appellent *kiss me quick*, couronnant des figures maquillées et de gigantesques catogans, le tout accompagné de chiens jappants, de chevaux piaffants et de laquais en livrée, à la face enluminée par de copieuses libations de petit blanc, sans parler des parfums de cuisine qui embaumeront toute la localité. *Che gusto !* Comme on sera fier d'être Lausannois, et avec quels trépignements de joie on bénira le progrès des temps modernes ?

Mais, pour que l'œuvre soit parfaite de tout point, il faut que mon projet à moi se réalise. Le voici : c'est une friandise que j'ai gardée pour le dessert.

Nos législateurs viennent de voter la loi sur l'instruction primaire. Ils vont avoir à s'occuper des colléges, d'écoles industrielles, académies et universités. Une institution dont le besoin se fait toujours plus vivement sentir, et dont je recommande la création, c'est une école normale pour les Kellners, valets de place, banquiers de roulette et croupiers. Comme l'exploitation des étrangers tend à devenir l'industrie principale de notre vénérable cité, où trouverons-nous le personnel qu'il nous faudra ? Il est bien nécessaire, vraiment, de former des avocats, des médecins, des ministres, des négociants, des manufacturiers ! Eh morbleu ! il y en aura toujours plus que nous n'en consommerons désormais. Nous pourrons d'ailleurs en faire venir de tout dressés des pays arriérés où l'on cultive encore les sciences, les lettres et les beaux-arts. En échange, nous inonderons des produits de notre pépinière les tripots et les tavernes du monde entier, et cet établissement, attirant nécessairement des élèves des cinq parties du monde, ce seront des étrangers de plus qui nous arriveront, et qui apprendront d'autant mieux à plumer le pigeon qu'ils commenceront par nous laisser de belles plumes.

Quel avenir s'ouvre devant nous ! Hâtons-nous d'y entrer, de peur que notre invention ne nous soit volée. Il y a tant d'aigrefins dans ce monde !

Voilà mes idées, ami *Conteur*. Je te les donne pour ce qu'elles valent, et t'en réserve bien d'autres, si tu tiens à voir encore de la prose de

Ton dévoué
RALPH.

Un grand Cercle.

Un heureux événement va changer la face de Lausanne. Tous nos journaux ont embouché la trompette pour faire appel aux actionnaires : Il s'agit de créer un Cercle unique, grandiose. Les sacrifices qu'une pareille entreprise exige sont considérables, mais ils seront largement récompensés par cette inscription gravée au fronton du bâtiment :

Aux hommes d'actions, le Cercle reconnaissant.

Un Cercle dans cette maison à grande architecture et dans une situation privilégiée, en face de la plus riante nature, surpassera sans contredit tout ce que la Suisse possède en ce genre. Quoi de plus beau, de plus philanthropique qu'une institution qui doit réconcilier tous les Lausannois, confondre toutes les opinions, mettre fin à toutes nos dissensions et réunir en une famille de frères tant d'hommes faits pour s'aimer et depuis si longtemps divisés !

Sur la porte d'entrée, un concierge vêtu de blanc, cette couleur de l'innocence et de la pureté, tiendra dans sa main droite l'olivier de la paix et sera le fidèle gardien de ce temple de l'union et de la fraternité.

Dans le grand salon du rez-de-chaussée, orné de colonnes en stuc, de lustres, de candélabres, de lambris dorés, il y a des niches vides dans lesquelles on s'empressera de loger les statues de nos grands hommes, de tous ceux qui auront bien mérité de la patrie.

Dans une autre pièce, le salon noir, éclairé d'une lampe funèbre, seront placées les photographies de ceux qui tenteraient de semer parmi nous la discorde, de porter atteinte à nos paisibles institutions ou de troubler la douce béatitude du Cercle modèle. Là, jamais ne pénétrera la lumière du jour, et, comme on visite les ruines de Ninive qui rappellent la justice divine, on n'entrera dans cette enceinte que pour y voir un exemple de la justice humaine et de la civilisation.

Les salles de *Beau-Séjour* offriront tous les agréments d'un ameublement des plus confortables ; on y goûtera le repos, la joie du cœur et de l'esprit. L'usage du pétrole et du gaz, aux exhalaisons nauséabondes, n'y sera point toléré ; éclairées à l'huile d'amande parfumée, chauffées avec du bois de rose, on y respirera une atmosphère pleine de volupté. Après l'exposition, les produits japonnais viendront y ajouter leur luxe, et les membres du Cercle fouleront aux pieds les riches tapis de Yeddo et de Nangasaki.

En été, au milieu de chaque salle, un petit jet d'eau retombant dans un bassin de marbre blanc orné de naïades, charmera l'oreille par son doux gazouillement, tout en rafraîchissant l'air brûlant des canicules.

Douze garçons au pied léger, dont deux à l'entrée, munis de brosses, feront le service du Cercle avec la souplesse et la grâce des premiers saute-escaliers de l'Hôtel de la Paix, à Paris.

Une bibliothèque polyglotte, où figureront en première ligne et dorés sur tranche, les ouvrages de Proudhon, de Cabet, de Fourier et d'autres champions de la régénération sociale, étalera sur ses nombreux rayons 50,000 volumes. — Un même onglet rassemblera dans une affectueuse étreinte la collection de nos journaux politiques.

Toutes les opinions, soupirant après une cordiale entente, viendront à Beau-Séjour pour s'éclairer mutuellement. L'Helvétia et le Gouvernement, les hommes de 1845 et ceux de 1830, les conservateurs et les radicaux, l'ouvrier et la noblesse, tous y jouiront d'une délicieuse fraternité, tous viendront fumer au même narguillé, qui, dans la chambre des fumeurs, entourée de moelleux divans, répandra de tous côtés de nombreuses ramifications en caoutchouc terminées par de longues poires d'ambre jaune. O heureux rapprochement! O universelle embrassade!

Mais descendez sur la terrasse; quel spectacle, que de magie, que de grandeur dans le panorama! Promenez-vous dans le jardin qui est plus bas; des sentiers dérobés, des grottes, des cascades, des ponts, des filets d'eaux, des châlets rustiques, des aquariums, des plantes exotiques, des arbres dont la végétation rappellera celle des îles Fortunées! Le bambou, le palmier, le cocotier, le cèdre, la pamplemousse y répandront partout la fraîcheur; dans leurs branches se joueront le tendre rossignol, le perroquet moqueur, le merle d'eau, le colibri, le bengali, le moineau d'Europe, la fauvette, les cardinaux qui enchanteront cet Eden de leur joyeux ramage.

Un tir au pistolet, des quilles, des boules, l'escarpolette, la raquette, le bilboquet, la toupie, et une foule d'autres jeux seront à la disposition des amateurs.

Au fond du jardin, une place sera réservée pour un jardin d'enfants, où les moutards, accompagnés de leurs mamans, pourront jouir de la pédagogie pratique de Froebel.

Durant les soirées de l'été, les musiques des chapelles de Dresde, de Berlin, de Vienne, de St-Pétersbourg et de Baden-Baden s'y feront entendre alternativement. Tout, enfin, contribuera à faire de ce lieu le plus beau des séjours. Puissent les hommes d'actions ne pas perdre courage.

L. M.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(3)

Je n'ai pas toujours amarré mon embarcation de ce côté de la rue. Non, monsieur, il y a quelques mois encore, j'abritais mon échoppe à la muraille de la belle maison d'en face. On a trouvé que je la déparais par mon voisinage, et le propriétaire m'a fait bannir jusqu'ici. La maison au bas de laquelle je me suis réfugié protége ma baraque, qui chancelle au moindre vent. Chaque orage l'ébranle; il en viendra un qui dispersera mes planches au loin; celui de tout à l'heure a menacé mon arche vermoulue d'un terrible naufrage. Enfin, à la volonté du dieu des tempêtes.

J'étais donc là-bas, plus sûr et plus tranquille. A cette époque, au premier étage, dont vous admiriez tout à l'heure le balcon de guipure, demeurait un jeune homme, qui menait joyeuse et bruyante existence. C'étaient tous les jours, souvent même toutes les nuits, des chants de fête où se mêlaient les fraîches et riantes voix des jeunes filles du quartier. Tout ce bruit, tout ce mouvement me réjouissait le cœur. J'ai toujours aimé les gaietés de la jeunesse, et, par-dessus tout, la vue d'un gracieux et joli visage de femme. Jugez si j'étais heureux, j'en voyais chaque matin, j'en voyais chaque soir passer de nouvelles devant les verres de mes lunettes.

Il vint pourtant un jour où tout cela cessa comme par enchantement. Le jeune homme même ne reparaissait plus qu'à de rares intervalles. J'en cherchai longtemps la cause et j'appris par le portier (que n'apprend-on par ces commères?) les véritables motifs de ce changement subit.

D'abord un gros héritage avait été dévoré, et, pour remplir ce tonneau des Danaïdes, on attendait la riche succession d'un oncle d'Amérique, si tant est que l'espèce ne soit pas où est la race des carlins; ensuite, il y avait un amour sérieux, lequel avait chassé la troupe des plaisirs. Le jeune homme s'enfermait souvent; souvent le curieux concierge l'avait vu écrire de longues lettres de quatre pages, et la plume des amoureux a seule cette haleine intrépide. Un jour même il avait été chargé d'en porter une à la petite boîte; mais l'adresse disait bien peu de chose; ces simples mots étaient sur l'enveloppe:

« A Pervanche, poste restante. »

Un mois se passa ainsi.

J'étais assis un soir sur le devant de mon échoppe, la pipe à la bouche et les mains sur mes genoux, lorsqu'une voiture s'arrêta sur le seuil de la maison sculptée. Les stores étaient baissés. La portière s'ouvrit, le jeune homme sauta à terre, déroula avec empressement le marche-pied, et tendit la main à une jeune fille, qui descendit aussitôt, vive et légère, mais si bien enveloppée de voiles que je pus distinguer seulement une ombre toute petite, toute mince, toute mignonne, qui disparut rapidement dans la maison.

— Ah! ah! me disais-je, les oiseaux sont revenus au nid!

J'ai mes curiosités, comme le portier a les siennes. Tous deux nous fûmes pourtant déçus dans nos espérances. Ni le jeune homme, ni la jeune fille ne ressortirent de longtemps. L'appartement était clos comme la grille d'un couvent. Personne n'entrait, si ce n'est dans l'antichambre, et seulement même pour apporter ce qui était nécessaire aux deux reclus, des mets délicats et des fleurs nouvelles. Il y eut des lettres envoyées, et des fournisseurs qui firent de courtes et mystérieuses visites. Jamais un coin du rideau ne s'entr'ouvrit sur le balcon. Les amants cachaient leur bonheur et leur amour à tous les regards indiscrets.

Le portier enrageait.

Au bout d'une quinzaine cependant, j'aperçus enfin le jeune homme, qui, pour la première fois, sortait de la maison, à la tombée de la nuit. J'ouvris mes yeux aussi grands que possible. Inutile peine, la jeune fille n'était pas là! Mais l'amoureux ne marchait pas seul... un tout petit jeune homme, un enfant presque, s'appuyait à son bras penché et semblait se serrer, se blottir contre son compagnon. Tous deux passèrent si près de moi, que je me vis forcé de reculer en saluant. Mes yeux s'étaient involontairement baissés vers le trottoir, et ce fut alors que j'aperçus ces pauvres petites bottes, qui semblent à cette heure m'écouter en souriant.

Vous ne voudrez pas croire, monsieur, ce qui se passa en moi à cette vue. Vous ne savez pas qui je suis; vous ignorez mon histoire qui serait trop longue à vous raconter. Apprenez seulement et croyez-moi, que je n'étais pas né pour être ce que vous me voyez aujourd'hui. Que voulez-vous? le destin fait les rois et les